

FRANCK ANGEBAULT

LE DEUIL D'UN
RITUEL

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539375

Dépôt légal : juillet 2026

Prologue

Les fans attendent le lancement de la saison 13, nostalgiques de la saison 12 et de sa grande gagnante, assis dans leur canapé. Ce samedi soir, les téléspectateurs surveillent le début du programme diffusé par TF1 à 21 h 10. C'est un rythme, un battement commun qui recommence. Longtemps, on a cru que ce rendez-vous n'était qu'un divertissement, une habitude anodine. On se trompait. Il structurait les semaines et liait des existences qui ne se rencontreraient jamais en donnant subitement du sens au temps. En ce moment, au studio 217, ils sont nombreux derrière les barrières, enfants, adolescents, parents et grands-parents. Certains fans crient, d'autres pleurent. Quand les portes s'ouvrent, la foule se comprime, la lumière jaillit, les cris montent d'un seul mouvement. Sur scène, les élèves apparaissent enfin. À peine vingt ans, avec des sourires chargés d'émotions comme si tout pouvait s'arrêter s'ils faiblissaient. À la sueur de quatre mois de formation, ils ont appris à marcher sous les projecteurs, à vivre sous les caméras, à chanter sous la pression, à exister dans le regard des autres grâce à un accompagnement cadré et structuré par des professionnels d'exception. Ils chantent, la salle vibre. La France vote, personne ne pense à la fin du prime et n'ose imaginer que ce sera la dernière fois sous cette forme. Ce qu'on célèbre n'est pas seulement un spectacle : c'est une promesse. Un endroit où l'on peut devenir quelqu'un et suspendre le monde. Quand le rideau tombera, il ne tombera pas seulement sur une scène, mais sur un espace commun, un refuge, une famille invisible. Cet essai commence exactement là : au moment où l'on comprend que ce qui semblait tout simplement accessoire était en réalité vital.

Chapitre premier

Avant le rituel : Le manque

Des vies ordinaires, trop pleines ou trop vides

C'est ce qui les unissait. Ils traversaient des journées interchangeables, se levaient à des heures imposées, habitaient des corps fatigués sans jamais vraiment savoir de quoi. Leurs vies s'écrivaient dans les marges silencieuses du monde, là où l'on passe sans s'arrêter, là où rien ne retient. Certains menaient des vies trop remplies, gorgées d'horaires, de responsabilités, de cases à cocher. Ils couraient de rôle en rôle : employeur, employé, parent, conjoint, enfant. Ils accomplissaient leur devoir avec une exactitude presque mécanique. Le matin commençait avant même qu'on eût dormi ; le soir s'en allait dans une fatigue sans repos. Leurs jours se remplissaient comme on bourre une valise avant un voyage redouté. Ils disaient souvent : « Nous n'avons pas le temps. » Sous cette accumulation affleurait une sensation tenace, presque honteuse, de passer à côté de quelque chose d'essentiel sans savoir lui donner un nom. D'autres au contraire sentaient les jours s'allonger, comme dissous dans une lumière pâle. Ils étaient jeunes ou vieux, parfois les deux à la fois, adultes en suspens, retraits devenus transparents, que plus personne n'attendait vraiment. Le vide avait ici la forme de l'attente. Attendre que quelque chose arrive enfin, que le futur veuille bien commencer à se mettre en marche. Les heures se traînaient, le monde semblait avancer sans eux, les laissant sur le bord. Ils regardaient passer la vie à travers des images figées, des souvenirs. Ils avaient du temps, mais ce temps ne leur appartenait pas : il pesait, dense et silencieux. Il rappelait sans

se laisser ce qui manquait. Dans les deux cas, quelque chose voulait respirer. Il arrivait qu'ils ne soient pas à une centaine de kilomètres les uns des autres. Ils n'avaient pas le même âge et nul n'était tout à fait pareil. Ils étaient séparés par une même fissure, par une solitude persistante, qu'ils avaient appris à taire, à réduire, presque à nier. Quelque chose alors s'est installé, sans bruit. Un rendez-vous discret, sans but apparent. Il suffisait d'être là, à la même heure, devant la même lumière. Ce n'était pas encore un rituel dont ils parlaient, mais une habitude, une pause, un abri provisoire. Rien qui demande un grand effort. Il suffisait de se trouver là. Pour la vie de ceux qui débordaient, ce moment se divisait en sens opposé. Une ligne de démarcation nette entre ce qu'ils devaient être et ce qu'il restait d'eux-mêmes. Un instant suspendu pour déposer les rôles, même fugitivement. Le corps se détendait, l'esprit ne calculait plus. Le public était attendu nulle part ailleurs. Et pendant quelques heures, le monde pouvait tourner sans eux. Pour ceux dont la vie se dévidait, au contraire, ce rendez-vous était un point d'ancrage. Une balise dans la semaine, quelque chose qu'il ne fallait pas manquer, comme une preuve ténue que le temps pouvait encore contenir quelque chose. Ils se préparaient, sans le savoir. Les gestes étaient devenus presque rituels, les mêmes places occupées sur le canapé, les mêmes objets déposés à portée de main. Ce qui se passait là dépassait de beaucoup ce qu'ils regardaient. Ce n'était plus un programme, c'était une manière silencieuse de faire corps sans hiérarchie ni devoirs, épargnée par les conflits directs. Les émotions circulaient parmi eux, accordées comme une pulsion invisible : joie, déception, espoir. Ils savaient ou pressentaient qu'il en était de même à un autre endroit, au même moment. Dans un monde éclaté, ce rituel créait une communauté fragile mais bien réelle. Ils n'en mesuraient pas encore l'importance. Semaine après semaine, cela s'insinuait dans leur vie, devenait un repère, un appui discret et fidèle. Il manquait, avant cela, quelque chose : du temps partagé, un récit collectif. Et parce que leur vie était banale, parfois trop pleine, parfois trop vide, ce manque trouva là un écho, sinon une réponse. Peut-être une façon de ne pas sombrer, au fond.

Le besoin d'un rendez-vous commun

Dans l'existence humaine, il est une exigence que l'on omet trop souvent de nommer : celle de partager le temps. Il ne suffit pas de vivre auprès des autres, de croiser des silhouettes ou d'échanger quelques mots. Ce qui compte, c'est d'éprouver cette sensation plus rare, plus archaïque : celle de vivre ensemble un même instant. Une seconde de vie commune, parfaitement accordée. Une émotion simultanée, une attente commune. Longtemps, cet échange s'inscrivait naturellement dans des formes établies : offices religieux, cérémonies, fêtes, rassemblements populaires. La collectivité prenait corps, devenait visible. Puis le monde s'est transformé. Les rythmes se sont individualisés, les horaires fragmentés, les trajectoires de vie ont cessé de se superposer. Chacun a commencé à avancer selon un calendrier personnel, morcelé, rarement accordé à celui des autres. On vivait ensemble sans toujours vivre au même moment. Se croiser sans partager, exister sans résonance. Parce que l'être humain ne recherche pas seulement la présence. Il aspire plus profondément encore à la simultanéité. Il y a, dans le fait de savoir que d'autres vivent exactement la même chose au même instant, une forme de réassurance fondamentale. Comme si le monde retrouvait soudain une cohérence. Comme si l'on cessait brièvement d'être seul face au temps qui passe. C'est là que le rendez-vous commun révèle toute sa puissance : un horaire fixe, une répétition régulière, un moment attendu. Rien de vraiment saisissant, et pourtant. Ce mécanisme ingénieux réintroduit quelque chose d'essentiel : un rythme collectif. Le rendez-vous devient un point de convergence invisible. Des milliers, puis des millions d'individus orientent leurs semaines vers cette même échéance. Les agendas s'ajustent, les contraintes s'organisent autour de cette parenthèse. On ne regarde plus seulement quelque chose : on rejoint un instant. Le samedi soir cesse d'être une tranche horaire banale. Il devient une balise temporelle. Avant lui, la semaine s'étire ; après lui, elle recommence. Ce découpage n'a rien de très anodin : il transforme la perception même du temps. Les jours ne se succèdent plus uniformément ; ils s'orientent vers un événement

commun. L'attente s'installe, douce et presque familière, presque apaisante. Elle produit un effet singulier. Dans une société saturée d'immédiateté, où tout doit être disponible instantanément, l'attente collective réintroduit une temporalité plus lente, plus humaine. Elle engendre du désir, de l'anticipation et une forme de continuité émotionnelle. Ce qui fait la force du rendez-vous commun ne réside pas uniquement dans sa répétition. Sa force tient aussi dans l'émotion collective qu'il suscite : la joie ressentie simultanément, la surprise partagée. Savoir que des millions de personnes rient, retiennent leur souffle ou pleurent au même instant transforme profondément l'expérience individuelle. L'émotion cesse d'être strictement privée ; elle acquiert une dimension sociale. Elle n'a pas besoin d'être visible pour exister : elle se construit dans la synchronisation des affects. Cette mécanique, parfois jugée superficielle, touche en réalité à quelque chose de très ancien. L'être humain est un être de rythmes. Il a besoin de cycles, de répétitions, de moments d'intensité partagée. Sans ces repères, le temps devient abstrait ; sans ces convergences, l'existence se fragmente. Le rendez-vous commun agit alors comme une structure stabilisatrice. Contrairement aux obligations familiales, professionnelles ou sociales, le rendez-vous médiatique repose sur une adhésion volontaire : on choisit d'y participer, on choisit d'être présent. Cette liberté renforce l'attachement. On ne subit pas ce moment : on l'attend. Dans cette attente se loge quelque chose de profondément humain, le besoin d'appartenir à un rythme plus vaste que soi. Les individus, souvent enfermés dans des temporalités discontinues, retrouvent ici une sensation d'alignement. On peut être seul dans une pièce et pourtant habiter un moment collectif. Cette expérience paradoxale entre solitude physique et communauté temporelle constitue l'une des grandes transformations de la modernité. Elle redéfinit la manière dont les individus se relient les uns aux autres. Le rendez-vous commun devient alors un lien social invisible : un lieu sans murs, une assemblée dispersée.